

ment de la clientèle, étudie les débouchés, envisage l'exportation : cela convient, en somme, pour les grandes entreprises.

Il cherche donc perpétuellement ce qui peut plaire au plus grand nombre. Il vulgarisa une combinaison théâtrale où se mêlent la comédie, le drame, le vaudeville, sources unies d'émotions diverses qui se multiplient en s'additionnant. Il supprima délibérément les inutilités coûteuses : point de psychologie. Il écarta décidément les attrails dont le prix de revient est hors de proportion avec les bénéfices qu'on en peut attendre : point de style. Il n'exprima que les idées morales les plus élémentaires, donc les plus répandues ; et il leur donna l'expression la plus conventionnelle, donc la plus saisissable pour tous les auditeurs de chaque théâtre, de chaque pays. Bref, réduisant le théâtre aux heurts des hommes et des événements, à l'action dramatique, il simplifia le plus possible et les idées et les personnages. Ah ! les êtres bizarres du théâtre de Sardou, qu'on est bien contraint d'appeler des personnages, puisqu'en effet, ils ne sont rien autre, n'étant ni des hommes, ni des femmes, ni des jeunes filles... Ils sont tous impersonnels, et on voit trop nettement qu'ils n'ont qu'un but dans l'existence, celui-ci : concourir de tout leur pouvoir à faire sortir du drame des émotions tragiques ou gaies. Ils sont des mannequins. Mais on sait que les mécanismes les plus harmonieux sont, en vérité, les plus simples. Et ces êtres s'agitent et se déploient avec ordre dans un mouvement stupéfiant qui simule la vie, parmi les plus claires complications, qui enchevêtrent les plus amusantes fantaisies et les plus terrifiantes réalités, et entretiennent, accroissent, avec une sorte de progression mathématique, la plus intense curiosité et la plus haletante émotion. Et les foules s'empres-sent, surprises et charmées, foules de l'Europe, de l'Amérique septentrionale et de la méridionale, foules d'Asie, d'Afrique et foules d'Australie, mais on peut dire foules de l'univers — clientèle mondiale !

Clientèle appelée de toutes parts, car, quel que soit le degré de civilisation où ont atteint les hommes, ils sont tous des enfants encore, et tous, en la jeunesse durable de leur imagination, sont, avant tout, fascinés par le mystère des événements imprévus et des aventureuses destinées.

Et Sardou sait retenir la clientèle parce qu'il sait « présenter » ses ouvrages. Qui donc est plus habile que lui au choix des décors, des costumes, des effets scéniques, au choix même des artistes lesquels, pour n'avoir pas l'importance des précédents détails, ne sont pourtant pas complètement négligeables ! La direction, la méthode, M. Sardou veut qu'elle exerce jusqu'au bout son empire. Et nul dramaturge n'est

plus efficacement ordonné depuis l'instant où il réunit les matières premières jusqu'à l'heure où il passe à la caisse. Ainsi, M. Sardou, pour l'enseignement des auteurs dramatiques futurs, résout le problème capital de la suppression des intermédiaires, ce problème qui intéresse toute la vie économique et qui a été si bien étudié par M. Paul Leroy-Beaulieu...

*
* *

Il est célèbre et il est riche. Il plaît à tous et quelquefois aux lettrés. Il a prouvé, longuement, la supériorité incontestable des produits d'origine et de fabrication françaises. M. Sardou a servi la France. Et nous devons considérer très respectueusement, avec une sorte d'admiration jalouse et une patriotique reconnaissance, cet industriel glorieux, cet illustre commerçant des lettres.

ZADIG.

LES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La symphonie en ut mineur, de Brahms
L'ode à Sainte Cécile et M^{lle} Ackté.

La Société du Conservatoire de musique a donné trois concerts — six, si l'on compte par le nombre des séances, mais on sait que chaque concert est répété deux fois ; le premier est censé la répétition générale.

En dehors des morceaux ordinaires du répertoire, que le public privilégié du Conservatoire sait par cœur, mais entend toujours avec un nouveau plaisir et un recueillement traditionnel, trois œuvres ont surtout attiré son attention : *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœurs, de César Franck, que nous n'avons pas entendu, mais que de bons juges nous ont déclaré ne pas leur avoir donné pleine satisfaction ; la *symphonie en ut mineur* de Brahms et l'*Ode à Sainte Cécile* de Haendel. Nous dirons quelques mots de ces deux œuvres.

« En 1851, Schumann écrivait au grand violoniste Joachim :

« Que fait maintenant Johannès Brahms ? Qu'il se souvienne toujours des commencements de la symphonie beethovenienne : il doit chercher à faire quelque chose de semblable. »

« Ce ne fut que vingt-trois ans plus tard, en 1877, que Brahms répondit à cet appel en donnant sa première symphonie, en *ut mineur*. » Ainsi nous renseigne le petit « argument » mis en tête du programme.

Nous ne croyons pas que le conseil fût bon. Sans

doute, c'est par l'étude et la connaissance des maîtres que le talent s'affermirait, que l'éducation technique s'achève et se couronne, c'est au contact du génie en pleine sève et en pleine force que se révèle le mieux, s'éclaire et s'illumine le génie naissant, comme le silex emprunte au choc du fer le jaillissement de l'étincelle en puissance. Mais lorsque l'artiste devient un maître, il doit oublier tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a lu, tout ce qu'il a entendu, selon qu'il est peintre, poète ou musicien. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'il fait à son tour une grande œuvre, une œuvre viable, durable, précisément parce qu'elle se distingue, se diversifie et se détache du fond commun par la somme de nouveauté d'originalité qu'elle apporte.

Or, il nous semble bien que même sans les informations de notre programme, nous ne nous fussions que trop aperçus, dans l'œuvre de Brahms, des reminiscences « beethoveniennes », principalement dans la première et dans la dernière partie de la symphonie. Ce furent des rythmes, des sonorités, et jusqu'à des tronçons de mélodie, qui firent, à plusieurs reprises, passer une image étrangère dans notre esprit. Quelques dessins mélodiques ne nous parurent pas non plus d'une forme assez neuve, assez « inaudite », si nous osons forger ce mot. Et la remarque est intéressante à faire, chez un compositeur dont l'originalité est pour ainsi dire la qualité par excellence. Hâtons-nous d'ajouter que l'*Andante* et le *Scherzo* nous ont plu infiniment, et que nous avons ainsi partagé le sentiment du public du Conservatoire, qui a témoigné sa satisfaction par des applaudissements nourris : de très jolies parties de violons, des échos plusieurs fois répétés entre flûtes, cors et bassons, du plus gracieux effet, certains motifs alternativement repris par les cordes et par les bois, procédé cher à Beethoven, mais cette fois traité en toute indépendance et en maître. En résumé, une œuvre des plus intéressantes, et que nous sommes reconnaissants à la Société des concerts de nous avoir fait entendre. Et puis, on ne peut guère avoir la prétention de porter un jugement définitif à la première audition d'une œuvre d'une architecture aussi compliquée, aussi fouillée, aussi ornée, et souvent d'une signification aussi profonde, qu'une symphonie dans la pensée de l'artiste. Au Conservatoire, surtout, dont la petite salle n'est composée que d'amis, pour ainsi parler, et n'est pleine que de vieux et de chers souvenirs. L'on n'y prend guère ses grades qu'à l'ancienneté!

Vous est-il arrivé, au printemps, de vous trouver seul au fond d'un parc, après le coucher du soleil? Pendant que vous regardiez les ombres du soir envelopper la verdure encore fraîche et pâle des grands arbres, un trille s'est fait entendre, bientôt suivi d'un

second, puis des roulades les ont accompagnés, emplissant la campagne de leur chant, comme pour bercer son sommeil amoureux sous la veilleuse d'un croissant de lune. C'est le rossignol, Ainsi chante M^{lle} Ackté.

De tout temps, les compositeurs se sont plaints de la pauvreté des choses qu'on leur donnait à mettre en musique. Lisez les vies de Mozart, de Beethoven dont tout le génie n'a pu faire un chef-d'œuvre de *Fidelio*. Haendel fut plus heureux. Dans l'*Ode à Sainte Cécile* du poète anglais Dryden, il trouva une belle « matière », comme nous disions au collège, à développer en musique.

A la fin de sa vie, « après avoir erré dans les débauches et les pompes de la Restauration, Dryden entra dans les graves émotions de la vie intérieure ; quoique catholique, il sentait en protestant les misères de l'homme ». Alors « il est vraiment poète ; il est troublé, soulevé par les beaux sons et les belles formes ; il écrit hardiment sous la pression d'idées véhémentes ; il s'entoure volontiers d'images magnifiques ; il s'élève au bruissement de leurs essaims, au chatolement de leurs splendeurs ; il est au besoin musicien et peintre ; il écrit des airs de bravoure qui ébranlent tous les sens, s'ils ne descendent pas jusqu'au cœur. Telle est cette ode pour la fête de Sainte Cécile, admirable fanfare où le mètre et le son impriment dans les nerfs les émotions de l'esprit, chef d'œuvre d'entraînement et d'art que Victor Hugo seul a renouvelé ».

Telle encore éclate en fanfare l'admirable musique que le majestueux, le pompeux Haendel écrivit sur l'ode du poète Dryden, et c'est merveille de voir quelle belle besogne font deux génies ensemble, en se prêtant un mutuel appui et s'entraïdant de toutes les ressources de leur art.

Haendel entendait l'anglais, puisqu'il vécut longtemps en Angleterre où ses restes reposent à Westminster, ce n'est donc pas sur la traduction que nous avons entendue qu'il a travaillé, mais directement sur le texte ; ou plutôt, retranchons ce vilain mot, et disons : aux sources mêmes de la poésie, c'est la Muse elle-même de la poésie, dans son langage imagé et magnifique, qui fit alliance avec sa divine sœur, et ce que la poésie elle-même est impuissante à dire avec des mots, la musique a pris à tâche de nous le faire entendre par sa toute-puissante et suggestive harmonie. Le sujet de l'*Ode à Sainte Cécile* convenait à merveille au grand musicien qui, justement parce qu'il était très grand et très profond, devait médiocrement réussir dans l'art inférieur du théâtre, de l'opéra, pour donner toute sa mesure dans l'oratorio.

L'*Ode à Sainte Cécile* a pour sujet l'éloge de l'harmonie considérée comme la force créatrice qui préside à l'ordre universel, comme la force attractive

qui lie les hommes dans l'amour, et comme force destructive, au jour du jugement dernier, avec la trompette de l'ange exterminateur.

Elle débute par une courte ouverture suivie d'un récit et d'un chœur :

La nature sommeillait encore
Dans un morne néant,
La nature.
N'osait sur le chaos
Lever son pont géant.

Puis :

Douce harmonie
Du ciel fille benie,
De toi naît l'ordre universel.

Dès les premières notes, nous sommes conquis, subjugués par l'autorité, par la mesure solide, massive, carrée, qui est la marque distinctive du maître, son allure ordinaire et souveraine. Il nous prend, il nous saisit, et ne nous lâchera plus jusqu'à la fin. Et voilà que s'avance M^{lle} Ackté, blonde et fluette dans sa robe blanche.

Sa voix est d'une fraîcheur délicieuse, d'une justesse parfaite, et elle se joue des difficultés les plus épineuses avec une aisance surprenante. Mais cette jeune femme n'est pas seulement une virtuose; elle est beaucoup plus. Rien n'était mieux fait que l'*Ode à Sainte Cécile*, pour lui permettre de mettre en valeur la souplesse de son talent et la variété de son jeu, bien qu'elle n'ait point fait un seul geste, gardant sa partition à la main. C'est que ce ne sont pas les bras en l'air qui nous touchent et nous émeuvent, c'est la sincérité de l'artiste, son émotion intime qui passe de son âme sur son visage, qui transparait dans l'altération de sa physionomie, l'éclat de ses yeux, la chaleur de sa voix, et se communique à nous par les liens mystérieux et presque surnaturels de la sympathie. Si la facilité, le velouté, le don naturel, nous ont séduits dans les vocalises du duo avec la flûte, nous avons été secoués par la grande allure tragique du dernier morceau, *le Jugement dernier*.

Dans tout ce finale, d'une émotion si poignante, la voix et les moyens de M^{lle} Ackté n'ont pas faibli une minute; le cristal s'était changé en diamant. Il nous semblait encore entendre M^{me} Rose Caron, lorsqu'elle lançait, à la même place, les strophes fameuses : *Divinités du Styx*, en enveloppant toute la salle de ses yeux étranges et magnétiques, et nous ne pouvons pas faire de meilleur compliment à M^{lle} Ackté que de la comparer à la Brunedilde de *Sigurd*. Pour en revenir à l'œuvre de Haendel, et pour terminer, répétons donc que l'*Ode à Sainte Cécile* est d'une magistrale beauté, marquée d'un bout à l'autre au coin du génie et du sentiment religieux le plus intense et le plus pur. Elle a été interprétée en perfection par l'orchestre, les chœurs et M^{lle} Ackté.

ÉMILE PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Légende ailée de Wieland le forgeron,
par FRANCIS-VIELÉ GRIFFIN (Société du *Mercur de France*).

Wieland forgeait des épées. Il était plus fort que nul forgeron, plus habile aussi. Il forgeait en chantant. Mais un jour, il se lassa de l'épée, naïve et courte, vaine et brutale. Avec ses frères les chasseurs, il partit dans la forêt. Il aperçut Ervare l'Alvitte, la femme-cygne, plus blanche que les cygnes; il l'aima, la prit, l'emporta dans sa demeure. Et de son amour, il conçut un art; le forgeron devint orfèvre: il cisela dans l'or une couronne. Mais l'Alvitte s'en fut; — c'est fini la saison des baisers. Les serviteurs du roi surprirent Wieland qui ne forgeait plus d'épées; le roi le jeta dans une île solitaire où Wieland, pour avoir la vie sauve, devait forger des armes. Il forgea l'œuvre de haine, en haine du roi. Un jour la fille du roi vint dans l'île; curieuse et puérile, elle avait pris dans l'écrin du roi la couronne de Wieland et, l'ayant laissée tomber, brisée; elle la rapportait à Wieland pour qu'il la refit. Or Wieland tenait donc sa vengeance; la haine grondait en lui. Mais il mit le beau diadème sur le front de la fille du roi et la laissa s'en retourner. Wieland avait vaincu la haine. Il s'était élevé plus haut même que n'élève l'amour, que n'emporte l'art. Il conçut la vie comme l'incessant amour de la vie, comme le désir inassouvi que n'apaisent ni la victoire sur le fer dur, ni la volupté délicieuse, ni l'art enivrant, mais qu'une intensité nouvelle éveille sans cesse à d'autres rêves, à d'autres ardeurs... Ce poème de Vielé-Griffin est un de ses plus beaux, de ses plus puissants, de ses plus profonds. La composition, si simple, suivant le développement harmonieux de l'idée, nous entraîne, de degrés en degrés, à l'apothéose finale. La merveilleuse variété du rythme s'adapte aux épisodes divers du poème, délicats, joyeux, émouvants et sublimes: c'est d'abord la brise matinale, légère et chantante; puis elle se transforme en vent puissant, en vent farouche, l'immense tourbillon emporte la pensée ardente, puis, pacifique, l'installe aux calmes régions de l'éther.

Les Idées égalitaires, par C. BOUGLÉ, Alean.

En même temps qu'il étudie les idées égalitaires, cet ouvrage cherche à préciser la méthode des sciences sociologiques et à montrer l'application de cette méthode sur un exemple précis. On ne manquera pas de disputer la thèse de M. Bouglé, mais on rendra certainement hommage à la vigueur et à l'originalité de sa pensée. Dans la suite des efforts divers tentés par la sociologie pour se constituer